voit avec indignation un représentant du peuple vendre son crédit, trafiquer de son caractère et mettre à contribution des citoyens pour leur faciliter des préférences dans des marchés ; ce sont des pots-de-vin ruineux qui ont rendu les fournitures si onéreuses à la république, et qui ont privé nos soldats des objets de première nécessité ; ils n'ont pas de souliers parce que les entremetteurs de marchés veulent aller en carosse : Paris est plein de ces officieux intéressés et cupides qui, à les entendre, ont l'oreille des ministres et peuvent tout vous procurer en payant. Pourquoi trouve-t-on des mandataires du peuple dans cette liste déshonorante ? Courtois, à l'aide de la chicane, peut se disculper devant les tribunaux ; mais si ce que le cit. Fulchiron lui impute est vrai, il ne trouvera jamais grace dans l'opinion publique qui casse les sentences des tribunaux, condamne sans appel ceux qui ont manqué aux lois de l'honneur, et flétrit du sceau de l'infamie le délégué infidèle qui, chargé des intérêts du peuple, trahit ces intérêts sacrés pour s'enrichir. Nous ne parlons ici que dans l'hypothèse où les reproches faits à Courtois seraient fondés ; jusqu'alors il ne paraît pas irréprochable, et le tribunat rejettera sans doute de son sein celui qui accusé d'une manière aussi forte que l'est le cit. Courtois, ne se sera pas complettement justifié, non-seulement auprès des tribunaux, mais encore aux yeux de toute la France, qui interviendra dans cette cause malgré les efforts qu'on ferait pour décliner sa juridiction.

— Le conseil d'état s'occupe des modifications à faire aux lois sur les émigrés : ces modifications sont réclamées par la justice, et sont attendues avec impatience : ce sont moins des modifications aux lois que la reforme des extensions révolutionnaires données à ces lois ; on veut tarir la source des listes de proscriptions, et hâter l'épuisement des demandes en radiation, en effaçant promptement de la liste fatale ceux qui n'ont pas mérité d'y être inscrits.

— L'on paye, dans les départemens réunis, la pension des ex-religieux et religieuses supprimés par Joseph II, pour le dernier sémestre de l'an 8, à raison du tiers. L'administration centrale de la Dyle a invité tous ceux qui sont dans cette suppression de se présenter avec leurs titres, pour toucher le montant de ce sémestre.

— Kien-Long, dernier empereur de la Chine, était très-laborieux et très-expéditif. Les annales chinoises, de 1771, rapportent que cette année-là il écrivit, de sa main, 537 lettres, partie en vers, partie en prose, et dans un style très-élégant. Il n'a pas eu besoin, pour versifier avec grace et avec esprit, de suivre le conseil de Voltaire, qui lui avait recommandé de consulter *son Horace* avant de courtiser les muses.

— Le général Schawembourg a commencé ses fonctions d'inspecteur de l'armée du Rhin. Il est actuellement à Bâle.

— C'est dans une des salles de l'hôtel des Invalides que se feront désormais les présentations de drapeaux devant le ministre de la guerre.

— Toujours des vols et des assassinats ! N'aurons-nous jamais une gendarmerie assez formidable pour en imposer aux brigands ?

Dans la nuit du 27 nivôse, une famille entière, près de Strasbourg, a été impitoyablement assassinée par cinq brigands, habillés en soldats. Ils ont ensuite volé la maison.

La diligence de Lyon à Strasbourg a été volée par des brigands qui avaient pris place dedans comme voyageurs. Le conducteur et le postillon ont été assassinés.

— Brune, secondé par Hédouville, réussira sans doute à ramener la paix dans les départemens de l'Ouest, ce qui nécessitera l'Angleterre à renoncer à ses projets, et facilitera les moyens de rendre à l'Europe le repos et la tranquillité dont elle a un besoin si urgent.

Brune, dans ses proclamations, emploie tour-à-tour la douceur et la force ; ces deux moyens s'aident mutuellement, et ne peuvent se passer l'un de l'autre dans les contrées où il commande. Le général est l'organe des intentions parternelles du gouvernement, de la liberté qu'il laisse aux consciences. « Posez les armes ! dit-il aux rebelles ; quittez ces marques de révolte ; redevenez français, la patrie vous l'ordonne ; il est tems de finir cette lutte scandaleuse d'un petit nombre contre tous..... Si vous êtes sourds à ma voix, je ne suis plus que le ministre rigoureux des lois de la guerre ; vous en sentirez tout le poids. Je regarderai comme ennemis ceux qui ne seconderont pas les vues du gouvernement. »

Il parait que la voix du général Brune a été entendue, que la pacification générale fait des progrès rapides, et qu'avant dix jours, il ne sera plus question que des moyens de maintenir une paix si désirée et si nécessaire.

— Il a passé à Bruxelles plusieurs couriers de cabinet, tant français que prussiens et hollandais. On dit qu'un prince de Hohenlohe y a aussi passé, dans la nuit du 5, venant de la Prusse : on le suppose même porteur de propositions de paix

— Les badauds de Paris se plaignent de la misère et ils se nourrissent du plus beau pain de l'Europe, tandis qu'en Angleterre heureux celui qui a du pain de son.

— On croit à Vienne que l'archiduc Charles passera en Italie pour y commander en chef l'armée principale, qui doit être portée à cent mille hommes de troupes autrichiennes, sans compter les auxiliaires. Ces années de gazettes nous rappellent la carricature qui représentait Condé tirant tous ses soldats d'une caisse. C'était des marionnettes qu'il alignait devant les têtes couronnées.

— On prend à Rome des mesures sérieuses contre les fauteurs et partisans du système démocratique : le fisc s'empare de leurs biens.

— Le général Saint-Cyr revient à l'armée d'Italie.

— Un navire anglais a échoué à Gravelines. Sa cargaison est riche ; neuf passagers ont été conduits à terre, le reste a malheureusement péri.

— Le nommé Fleury, boucher, dit *Tranche-Montagne*, l'un des sept brigands qui ont été guillotinés à Nantes, a descendu en dansant, et la pipe à la bouche, l'escalier du Boufai. Il disait à ses camarades, en les voyant exécuter, *au revoir*. Il s'est lui-même précipité sur l'échafaud, en criant : *Allons, Tranche-Montagne, tu vas mourir !*

— Il circule à Strasbourg de fausses lettres-de-change.

— Les chouans qui seront pris les armes à la main seront traités et désignés comme voleurs.

— Nous avons vu l'homme invisible ; à notre arrivée, nous avons trouvé un coffre de verre blanc, très-isolé, avec quatre petites chaines en fer, dans lequel nous avons entendu une voix très-fraiche sortir d'une ouverture ronde située dans la partie latérale dudit coffre. La chaleur de la poitrine de la personne invisible et le vent qui sortait de sa bouche, frappaient d'une manière si sensible le visage de ceux qui l'interrogeaient, que chacun en était étonné.